

vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites; mais cette noble ruse n'eut pas le succès qu'elle méritait, et un brigantin s'empara du canot où était le généreux et infortuné monarque. Un financier espagnol imagina que Guatimosin avait des trésors cachés; et, pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardents. Son favori, exposé à la même torture, lui adressait de tristes plaintes: *Et moi*, lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediraient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvaient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aurait peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y lirait sans doute que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, et que, trois ans après, il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

De tous les événemens militaires dont le Nouveau-Monde a été le théâtre, le siège de Mexico, qui ne se rendit, le 15 août 1521, qu'après quatre-vingt-treize jours d'une attaque et d'une défense opiniâtres, fut de beaucoup le plus éclatant. Il s'y fit des deux côtés des actions dignes de fixer l'attention de la postérité la plus reculée. Une exposition simple de ces faits héroïques aurait

trouvé une créance universelle. Le merveilleux dont les historiens espagnols ont eu la vanité de les envelopper a jeté une grande défaveur sur leurs récits. Les gens éclairés ont surtout refusé d'ajouter foi aux dénombremens qui portent à quatre cent mille le nombre des combattans de l'un ou de l'autre parti. On nous fera la justice de penser que c'est aussi notre opinion, quoique, privé de meilleurs guides, nous ayons été réduit à adopter dans notre narration les calculs de Cortez, de ses compagnons, de ses admirateurs. On ne connaît aucun écrivain qui ait tenté jusqu'ici d'expliquer comment, dans un pays où l'agriculture était dans l'enfance, et dont les habitans n'étendaient pas leur prévoyance jusqu'au lendemain, purent être rassemblées des subsistances suffisantes pour nourrir tant d'hommes trois mois et plus. Les conquérans imaginèrent de résoudre le problème en disant que les Indiens dévoraient réciproquement les prisonniers qu'ils avaient faits, les ennemis qu'ils avaient tués, et qu'ils en séchaient ou salaient le superflu pour s'en servir dans le besoin. Le lecteur portera de cette ressource le jugement qui lui conviendra. Il aura encore à prononcer sur l'idée qu'il faut se former de l'ancien Mexico.

Cette ville, nous dit-on, était superbe. Ses murs renfermaient soixante mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre et de jaspe,

xiii.
Idée qu'on
doit se for-
mer du Mexi-
que avant
qu'il fût sou-
mis à l'Es-
pagne.

avait une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoraient. Il était rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes seulement, avaient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands avaient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étaient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espèce couvraient leurs jardins. Ce que le sol et le climat avaient de rare et de brillant était un objet de luxe chez une nation riche où la nature était belle et les arts imparfaits. Les temples étaient en grand nombre, et la plupart magnifiques, mais teints du sang et tapisés des têtes des malheureux qu'on avait sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité imposante était une place ordinairement remplie de cent mille hommes, couverte de tentes et de magasins où les marchands étalaient toutes les richesses des campagnes, tous les ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillants, des fleurs sans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfèvrerie donnaient à ces marchés un coup-d'œil plus beau et plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots allaient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Les lacs étaient bordés de cinquante villes, et d'une multitude de bourgs et de hameaux.

Le reste de l'empire, autant que le permettaient

les sites, présentait le même spectacle, mais avec la différence qu'on trouve partout entre la capitale et les provinces. Ce peuple, qui n'était pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des nations éclairées, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connaître et d'en exercer d'autres, placé sous un climat où les facultés de l'homme ne sont pas éveillées par ses besoins, ce peuple, nous dit-on, s'était élevé à cette hauteur par son seul génie.

La fausseté de cette description pompeuse, tracée dans des momens de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande supériorité qu'avait un état régulièrement ordonné sur les contrées sauvages, dévastées jusqu'alors dans l'autre hémisphère, cette fausseté peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffirait pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connaît les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression? Mais qu'on se rappelle les ravages que les barbares sortis du nord exercèrent autrefois dans les Gaules et en Italie. Lorsque ce torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas sur la terre de grandes masses qui attestaient, qui attestent encore la puissance des peuples subjugués? La région qui nous occupe offre-t-elle de ces magnifiques ruines? Il doit

donc passer pour démontré que les édifices publics et particuliers ; si orgueilleusement décrits, n'étaient que des amas informes de pierres entassées les unes sur les autres ; que la célèbre Mexico n'était qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irrégulièrement sur un grand espace ; et que les autres lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté étaient encore inférieurs à cette première des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leur force et aux instrumens dont ils se servaient. Sans la science de la mécanique et l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quarts de cercle et sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches, point de cognées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé ; nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle menuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens, quel temps ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière, enlever et transporter un bloc de pierre ! Quel temps pour l'équarrir ! Sans nos ressources, comment en viendrait-on à bout ? C'aurait été un homme d'un grand sens que le sauvage qui, voyant pour la première fois un de nos grands édifices, l'au-

rait admiré, non comme l'œuvre de notre force et de notre industrie, mais comme un phénomène extraordinaire de la nature, qui aurait élevé d'elle-même ces colonnes, percé ces fenêtres, posé ces entablemens et préparé une si merveilleuse retraite. C'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique, nommé par les conquérans *Nouvelle-Espagne*, de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté, et nous trouverons que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avaient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'était rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

Autant qu'on en peut juger à travers les relations confuses et contradictoires qui sont venues jusqu'à nous, le gouvernement féodal fut celui que les Mexicains établirent dans le pays qu'ils venaient d'asservir, soit qu'ils eussent porté ce régime de leur patrie originaire, soit que des compagnons de fortune répugnassent à se donner un maître. Leur chef ne pouvait ni faire la guerre, ni disposer du trésor public, ni décider aucune affaire importante sans l'aveu d'un conseil, qu'il n'avait pas formé et qu'il ne pouvait pas détruire. La couronne était élective. C'était d'abord le corps entier de la noblesse qui la conférait. Avec le temps cette grande prérogative fut usurpée par

les six plus puissans seigneurs de l'empire. Rarement le trône sortit-il de la même famille; mais ce n'était pas toujours l'héritier du roi mort qui lui succédait. Les suffrages se réunissaient communément sur celui de ses proches dont les talens étaient le plus généralement avoués. Ces choix réfléchis donnèrent à l'état des princes habiles, qui, après en avoir rapidement reculé les frontières, finirent par se donner un pouvoir illimité. C'étaient des espèces de divinités sur lesquelles les plus téméraires n'osaient porter un regard, et dont les plus imprudens ne se seraient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achètent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs et les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance; mais que des peuples à qui la nature brute offrait plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissait restassent tranquillement dans la servitude sans penser qu'il n'y avait qu'une montagne ou une rivière à traverser pour être libres, voilà ce qui serait incompréhensible, si l'on ne savait combien l'habitude et la superstition dénaturent partout l'espèce humaine.

Plusieurs des provinces, qu'on pouvait regarder comme faisant partie de cette vaste domination, se gouvernaient par leurs premières lois et selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'empire, elles continuaient à être régies par leurs caciques. Les obligations de ces grands vas-

saux se réduisaient à couvrir ou à reculer les frontières de l'état lorsqu'ils en recevaient l'ordre; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, et, dans les derniers temps, suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'administration des contrées plus immédiatement dépendantes du trône était confiée à des grands qui, dans leurs fonctions, étaient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité et de l'importance; mais ils n'étaient plus que les instrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'était élevé sur les ruines du régime féodal.

A chacune de ces places était attachée une portion de terre plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeaient les conseils, qui conduisaient les armées, que leurs postes fixaient à la cour, jouissaient du même avantage. On changeait de domaine en changeant d'occupation, et on le perdait dès qu'on rentrait dans la vie privée.

Il existait des possessions plus entières, et qu'on pouvait aliéner ou transmettre à ses descendans. Elles étaient en petit nombre, et devaient être occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avait que des communes. Leur étendue était réglée sur le nombre des habitans. Dans quelques-unes les travaux se faisaient en société, et les récoltes étaient déposées dans des

greniers publics , pour être distribués selon les besoins. Dans d'autres , les cultivateurs se partageaient les champs et les exploitaient pour leur utilité particulière. Dans aucune , il n'était permis de disposer du territoire.

Plusieurs districts , plus ou moins étendus , étaient couverts d'espèces de serfs attachés à la glèbe , passant d'un propriétaire à l'autre , et ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossière et la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore , c'étaient les esclaves domestiques. Leur vie était censée si méprisable , qu'au rapport d'Herrera , on pouvait les en priver , sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'état contribuaient au maintien du gouvernement. Dans les sociétés un peu avancées les tributs se paient avec des métaux. Cette mesure commune de toutes les valeurs était ignorée des Mexicains , quoique l'or et l'argent fussent sous leurs mains. Ils avaient , à la vérité , commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange , et déjà ils employaient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce ; mais leur emploi était très-borné , et ne pouvait s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étaient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agens du service public recevaient leur salaire en denrées , on retenait pour

leur contribution une partie de ce qui leur était assigné.

Les terres attachées à des offices , et celles qu'on possédait en toute propriété , donnaient à l'état une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne , elles lui devaient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs , les pêcheurs , les potiers , les peintres , tous les ouvriers sans distinction rendaient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendiants même étaient taxés à des contributions fixes , que des travaux ou des aumônes devaient les mettre en état d'acquitter.

Ce que l'état obtenait de ces divers contribuaux était réuni dans ses magasins. On tirait de ces grands dépôts de quoi fournir aux besoins ou aux profusions de la cour , et ce que pouvaient exiger les travaux publics ; mais ils étaient surtout vidés durant les guerres offensives ou défensives , qui se renouvelaient sans interruption. Comme les troupes ne recevaient point de solde , il fallait toujours avoir en réserve de quoi les armer , de quoi les vêtir , de quoi les nourrir.

Au Mexique , l'agriculture était très-bornée , quoique le plus grand nombre de ses habitans en fissent leur occupation unique. Ses soins se bornaient au maïs et au cacao , et encore récoltait-on

fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Espagnols n'auraient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de ce premier des arts pouvait avoir plusieurs causes. Ces peuples avaient un grand penchant à l'oisiveté. Les instrumens dont ils se servaient étaient défectueux. Ils n'avaient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageaient leurs champs. Le gouvernement les opprimait sans relâche. Enfin leur constitution physique était singulièrement faible, ce qui venait en partie d'une nourriture mauvaise et insuffisante.

Celle des hommes riches, des nobles et des gens en place avait pour base, outre le produit des chasses et des pêches, les poules d'Inde, les canards et les lapins, les seuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût su apprivoiser dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude se réduisaient à du maïs, préparé de diverses manières; à du cacao délayé dans l'eau chaude et assaisonné avec du miel et du piment; aux herbes des champs qui n'étaient pas trop dures ou qui n'avaient pas de mauvaise odeur. Elle faisait usage de quelques boissons qui ne pouvaient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étaient si rigoureusement défendues, que pour en user il fallait la permission du gouvernement. On ne l'accordait qu'aux vieillards et aux malades; seulement, dans quelques solennités et dans les tra-

vau public, chacun en avait une mesure proportionnée à l'âge : l'ivrognerie était regardée comme le plus odieux des vices; on rasait publiquement ceux qui en étaient convaincus, et leur maison était abattue. S'ils exerçaient quelque office public, ils en étaient dépouillés, et déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Les Mexicains étaient presque généralement nus. Leur corps était peint; des plumes ombrageaient leur tête. Quelques ossemens ou de petits ouvrages d'or, selon les rangs, pendaient à leur nez et à leurs oreilles. Les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une espèce de chemise qui descendait jusqu'aux genoux, et qui était ouverte sur la poitrine. C'était dans l'arrangement de leurs cheveux que consistait leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'empereur lui-même, n'étaient distingués du peuple que par une espèce de manteau, composé d'une pièce de coton carrée, nouée sur l'épaule droite.

Le palais du prince et ceux des grands, quoique assez étendus et construits de pierre, n'avaient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupait des cabanes bâties avec de la terre et couvertes de branches d'arbres. Il lui était défendu de les élever au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles étaient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement était digne des habitations. Dans la plupart on ne trouvait pour tapisserie